

Romain Rolland - André Malraux

par Bernard Duchatelet

Les deux hommes ne semblent pas s'être rencontrés. Ils ne se connaissent que par leurs œuvres et leurs engagements respectifs.

Leur premier contact, épistolaire, se fait en 1928. Alors qu'il est chargé de rassembler quelques plumes illustres pour une « Littérature française », « études d'écrivains vivants sur les grands écrivains du passé », à paraître à la N.R.F., Malraux demande à Rolland s'il veut bien collaborer à l'entreprise. Tout en le laissant libre de son choix, il lui propose « indépendamment de tout autre sujet susceptible de [l']intéresser - de traiter de Rabelais, de d'Aubigné, de Montaigne, ou de Voltaire¹ ». L'auteur de *Colas Breugnon* se laisserait bien tenter par Rabelais, mais Rolland, qui n'aime pas tellement la N.R.F., décline la proposition, prétextant qu'il a trop de travail pour se mettre à une telle tâche. Malraux ne lâche pas prise : « Puisque votre objection n'est pas de principe mais de temps, n'accepteriez-vous pas d'écrire cette étude pour le début de l'année prochaine, par exemple² ? » On ne connaît pas la réponse de Rolland, s'il y en eut une. Mais Rolland ne collabora pas à ce *Tableau de la littérature française*, qui ne fut réalisé que beaucoup plus tard, en 1939.

Malraux envoie ses ouvrages à Rolland, son aîné de trente-cinq ans : *Les Conquérants*, en 1928, « À Romain Rolland / très respectueux / André Malraux » ; *La Voie royale*, en 1930, « À Romain Rolland / avec le très particulier hommage / d'André Malraux ». À Villeneuve, auprès de ses visiteurs, Rolland se renseigne sur Malraux et tente de cerner son caractère, écoutant, et rapportant dans son *Journal*, ce que lui disent Jean Guéhenno en 1933 et Jean-Richard Bloch en 1935³.

Au début des années Trente, alors qu'il croit à « la coexistence ou la coïncidence naturelle et logique du communisme avec l'humanisme » et qu'il estime que le communisme permet de « dégager virilement [...] l'homme réel de l'être abstrait, et de le conduire au seuil du règne de la vraie liberté⁴ », Rolland est heureux de voir que Malraux partage cette analyse. Il lit attentivement les différentes interventions et déclarations de celui-ci ; il remarque l'éclat de ses dons, et prend plaisir à le voir « en trois lignes, condense[r] une] question, avec sa netteté habituelle⁵ ». Il apprécie son œuvre littéraire et son efficacité dans l'action. À ses yeux, Malraux est, dans sa génération, l'un des « jeunes noms qui ont surgi avec le plus d'éclat⁶ ». Plus tard, en 1975, Malraux évoquera cette période dans la « Préface » qu'il écrira pour *L'Indépendance de l'Esprit*, « Cahier Romain Rolland » n° 23, consacré à la Correspondance échangée entre Jean Guéhenno, alors directeur de la revue *Europe*, et Romain Rolland.

Comme Rolland, le jeune Malraux s'est tourné vers l'URSS. En 1934, il est à Moscou, au congrès des écrivains soviétiques en compagnie d'Aragon. Il se déclare, comme Rolland à l'époque, prêt à défendre l'URSS, « le pays de la liberté⁷ ». De 1934 à 1937, Malraux est à l'apogée de ses relations avec le parti communiste français. Il est, lui aussi, compagnon de route, et Rolland se plaît, d'ailleurs, à le citer, en novembre 1934, dans le « Panorama » qui ouvre ses *Quinze ans de combat*⁸.

Tous deux sont engagés dans la lutte contre le nazisme et le fascisme. Ils se retrouvent dans les mêmes comités. En 1934, ils font partie du Comité International pour la Libération de Thaelmann et autres victimes du nazisme. Et quand, en 1935, est dissoute, sur ordre de

1. Romain Rolland et la NRF, « Cahiers Romain Rolland » n° 27, Albin Michel, 1989, p. 239.

2. *Ibid.*, p. 240.

3. *Ibid.*, pp. 261-262, 271-272.

4. Romain Rolland, *Quinze ans de combat*, Éditions Rieder, 1935, p. LX.

5. Romain Rolland, *Par la Révolution, la Paix*, Éditions sociales internationales, 1935, p. 161.

6. Lettre à Ferenc Hugaï, Noël 1934. Laszlo Dobossy, « Lettres inédites de Romain Rolland à ses amis hongrois », *Acta Litteraria Academiae Scientiarum hungaricae*, 1960, n° 3, p. 308.

7. Cité par Jean Lacouture, André Malraux. *Une vie dans le siècle*, Seuil, 1973, p. 171.

8. *Quinze ans de combat*, op. cit., p. LXXX.

Moscou, l'Association internationale des Écrivains révolutionnaires, et que, à l'initiative de Barbusse se crée, à Paris, l'Association Internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture, l'auteur du *Temps du mépris* côtoie, au moins sur le papier, celui que l'on tient avec Barbusse pour l'initiateur du Congrès d'Amsterdam de 1932.

Avec Aragon et Jean-Richard Bloch, Malraux signe la lettre qui invite « les écrivains, les savants, les musiciens, les artistes français » à fêter avec éclat, en janvier 1936, le soixante-dixième anniversaire de l'auteur de *Jean-Christophe*. À plusieurs reprises, durant ces années 1935-1936, les deux hommes agissent de concert⁹. Par la suite, Malraux se tait sur les crimes du stalinisme en Espagne et garde le même silence que Rolland sur l'arbitraire du Kremlin. Ne déclare-t-il pas même, en février 1937, que « pas plus que l'Inquisition n'a atteint la dignité fondamentale du christianisme, les procès de Moscou n'ont diminué la dignité fondamentale du communisme¹⁰ » ?

Tous deux se détacheront du communisme sous le choc du pacte germano-soviétique de 1939. Mais l'éloignement de Rolland passe inaperçu, du fait de la guerre, et du silence qui s'ensuit. Rolland, il est vrai, rompt dans la discrétion, sans bruit, ne confiant sa rage que dans son *Journal* (dont on n'a pu prendre connaissance que depuis l'année 2000). Et quand il mourut en décembre 1944, qui pouvait savoir qu'il avait décidément tourné la page et reconnu son erreur ? D'autant plus qu'Aragon, en proposant immédiatement son transfert au Panthéon, réussissait à le conserver parmi les icônes du parti communiste français. Malraux, beaucoup plus jeune, a pu poursuivre une nouvelle carrière, tant politique que littéraire, et se libérer de l'emprise du parti, auquel, il est vrai, il ne s'était jamais livré pieds et poings liés.

Outre leur engagement politique, un autre rapprochement est à faire entre les deux hommes : leur attitude en face de la vie.

Rolland a toujours reconnu en lui « un sens naturel du pessimisme tragique de la vie¹¹ ». On n'en finit pas de glaner dans son œuvre autobiographique des notes comme celle-ci, de 1926 : « affirmer la vie, notre vie en face du néant » et, par « la création de pensée », projeter l'homme « comme une arche de pont, fragile et vertigineuse, par-dessus le gouffre des temps¹² ». L'on retrouve constamment dans toute l'œuvre de Rolland cette obsession du gouffre, du vide et de l'abîme, et cette opposition de « l'esprit plus fort que la mort » ! Tout son théâtre de jeunesse, à part *Orsino*, est hanté par le Néant vainqueur et par la mort. On retrouve dans *Jean-Christophe* cette même présence. Qu'on se rappelle le cri d'appel de 1901, qui est à la source du roman : « Je pense à ceux qui sont morts et à ceux qui mourront, à cette terre toute entière, que le vide enveloppe, qui roule au sein de la mort, et qui mourra bientôt¹³. » À Christian Sénéchal Rolland confie encore, le 28 septembre 1938 : « Au fond, la vie est un défi à la mort universelle. Le défi n'est possible qu'à ceux que remplit ou le désir vital, ou une activité ininterrompue. Aux heures où s'arrête le bruit de la roue du moulin, le silence est un gouffre, et l'on tombe¹⁴. »

À bien des égards, ne trouve-t-on pas déjà chez Rolland une attitude semblable à celle de Malraux face à la condition humaine ? Contre la mort, omniprésente, contre la tragédie de l'Histoire, qui emporte l'humanité, que faire ? sinon opposer la force de l'Esprit : « L'art est un anti-destin. » En 1910, à propos de la vie de Mazzini, qu'il n'avait pas encore renoncé à écrire, Rolland indiquait le sens de sa démarche : « Je cherche dans l'âme humaine le métal qui résiste à la fournaise, l'esprit plus fort que la mort, et s'il apporte avec lui des actes pour franchir l'abîme du néant¹⁵. » Malraux aurait pu reprendre la phrase à son compte. N'est-ce pas le message de *L'Espoir*, que Rolland qualifiait d'« œuvre tragique et saisissante¹⁶ » ?

Avant Malraux, Rolland n'a cessé de se battre contre le néant, cherchant « l'éclair de lumière qui illumine notre nuit, entre les deux abîmes avant, après la vie¹⁷ ». Et il a voulu entraîner ses lecteurs à se dépasser et à se projeter par delà, comme le fait Malraux, afin qu'ils donnent un sens à leur vie.

Romancier, comment le faire, si ce n'est en prenant ses personnages dans la vie réelle et en montrant comment, par l'action et la pensée, l'homme peut être « plus fort que la mort » ?

Comme le Malraux des *Conquérants*, de *La Condition humaine*, de *L'Espoir*, Rolland, dans les différents volumes de *L'Âme enchantée*, rédigés dans les années Trente, place son récit et ses

9. Voir Romain Rolland et la NRF, *op. cit.*, pp. 273-274, 283-286.

10. Cité par Lacouture, *op. cit.*, p. 219.

11. Romain Rolland, *Le Voyage intérieur*, Albin Michel, 1959, p. 244.

12. *Ibid.*, p. 335.

13. Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Albin Michel, 1966, p. XII.

14. Cité par Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Albin Michel, 2002, p. 400.

15. Susanna Gugenheim, *Romain Rolland e l'Italia*, Istituto editoriale cisalpino, Milan-Varèse, 1955, p. 63.

16. Romain Rolland et la NRF, *op. cit.*, p. 316.

17. *Jean-Christophe*, *op. cit.*, p. XII.

personnages dans la vie contemporaine. À travers eux, il pose les grands problèmes de la destinée humaine : la vie et la mort, l'amour, l'héroïsme, l'individu et la société... Il montre Annette et son fils Marc aux prises avec les problèmes de leur temps et leur engagement. Ses personnages découvrent, peu à peu, le sens profond de leur vie. De même, Malraux ne cesse, surtout dans *L'Espoir*, de réfléchir aux exigences de la pensée et de l'action et à leur difficile équilibre.

Quand parut la dernière partie de *L'Âme enchantée*, *L'Annonciatrice*, avec ses deux volumes, *La Mort d'un monde* et *L'Enfantement*, le sens n'en a pas toujours été bien compris. On y a vu - et à juste titre - l'expression d'un engagement politique. Et beaucoup, à ce titre, l'ont condamné. Mais pourquoi enfermer le livre dans ces limites qu'il excède ? Réduirait-on *La Condition humaine* ou *L'Espoir* à n'être que des plaidoyers pour la cause communiste ? Dans *L'Annonciatrice*, tout cet aspect, l'engagement des personnages dans la vie de leur temps, n'est, comme dans les trois premières parties de *L'Âme enchantée*, que ce que Rolland appelait « la robe du présent », le « vêtement du monde¹⁸ ». L'essentiel est ailleurs, annoncé au cœur du roman par l'histoire du comte Chiarenza. Helléniste raffiné, victime de circonstances tragiques, que la connaissance des philosophies d'Empédocle et de Pythagore et des mystiques de l'Inde et de l'Orient a mené à la sérénité, le comte sait le néant de tout : détaché de la farce politique, il perce l'au-delà des Apparences.

Alors qu'il songeait à cette dernière partie, Rolland confiait à Sofia Bertolini, le 11 novembre 1927 : « Je couve la fin de *L'Âme enchantée*, qui aura un caractère testamentaire ; car j'y dirai (comme dans le livre religieux [son *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde*]) le fond de ma pensée¹⁹. » Une fois l'œuvre achevée, il insistait auprès d'un ami, Lucien Price, le 26 juin 1934 : « Les deux derniers volumes sont, de beaucoup, les plus importants que j'aie écrits ; - non seulement sur le combat social, - mais sur la vie et la mort. La mort de Marc, la mort d'Annette sont mon Testament²⁰. » De même, Rolland confiait à Jean Guéhenno : « Le dernier chapitre, la mort d'Annette, est, je crois, mon meilleur ou, du moins, mon plus secret²¹. » Pourquoi ne le lit-on pas ?

À quoi bon opposer, sans cesse, à Rolland la tragique erreur de son engagement politique, qu'il a, lui-même, dénoncée ? Certes, on sera toujours en droit de lui reprocher de ne pas l'avoir reconnue publiquement, haut et fort. Mais la lecture d'une œuvre, philosophique ou littéraire, ne pourra-t-elle jamais se faire qu'en fonction des opinions politiques, temporaires, de l'auteur et suivant le degré d'aveu de l'erreur commise ? Malgré leurs prises de position, que certains n'ont aucunement reniées, rien n'empêche que Brasillach, Céline et Drieu la Rochelle aient leur place d'écrivains aux côtés d'Aragon, d'Éluard et de Malraux ! Pourquoi refuser Rolland et *L'Âme enchantée*, alors qu'on lit *La Condition humaine* et *L'Espoir*, écrits en un temps où leur auteur était, au moins, aussi proche, sinon plus, des communistes que Rolland ! On pourra objecter que *L'Espoir* est d'une autre qualité littéraire que *L'Âme enchantée*. Admettons-le, provisoirement. Mais soyons sûrs que, d'abord et sans parti pris, l'on aura lu ce roman.

N'accablons pas Rolland d'une erreur que tant d'autres ont commise avec lui ! Laissons, une bonne fois, de côté les opinions politiques de cet auteur, comme on le fait pour d'autres. Lisons l'œuvre pour ce qu'elle est et regardons Rolland tel qu'il est, dans sa vérité profonde ! Demandons-lui - n'est-ce pas la question essentielle à poser ? - quelle vision du monde il nous donne, et dans son œuvre et dans son action. Demandons-lui quelle réponse il apporte à l'interrogation, sans cesse reprise, par l'homme, sur le sens à donner à sa vie.

Et c'est ici encore que l'on retrouve un rapprochement avec Malraux. Pour Rolland la destinée de l'homme apparaît plus vaste que la simple courbe de l'existence individuelle, terrestre, mortelle, qui risque de cacher l'essentiel, cet au-delà des choses humaines. Après les romans qui exaltaient l'action, Malraux a publié ses grands livres sur l'art et l'histoire des formes. Comme Rolland avant lui, il exalte, à son tour, ce qui fait, malgré les vicissitudes de l'Histoire, l'éternité de l'homme, transcendant, par la création artistique, le monde des apparences : « La plupart des hommes n'auraient pas plus d'opinion sur la peinture, la sculpture, la littérature qu'ils n'en ont sur l'architecture... si devant la nuit, l'immensité, une naissance, une mort ou même un visage, ils n'avaient furtivement éprouvé le sentiment de transcendance sur quoi toute religion se fonde²². » Et revient le même leitmotiv : « Le Dieu du Musée Imaginaire, c'est l'Inconnaissable ; et d'abord la lutte contre la mort²³. »

18. Telles sont les expressions qu'utilisait Rolland dans une « Introduction » à une édition russe de la troisième partie, *Mère et fils* en 1927. Cité par Bernard Duchatelet, *Romain Rolland. La Pensée et l'Action*, Université de Bretagne occidentale et CNRS, 1997, p. 171.

19. Chère Sofia II, « Cahiers Romain Rolland » n° 11, Albin Michel, 1960, p. 313.

20. Cité dans *Romain Rolland. La Pensée et l'Action*, op. cit., p. 177.

21. *L'Indépendance de l'esprit*, « Cahiers Romain Rolland » n° 23, Albin Michel, 1975, pp. 280-281.

22. André Malraux, *Les Voix du silence*, Pléiade, 1951, pp. 276-277.

23. André Malraux, *La tête d'obsidienne*, Gallimard, 1974, p. 221.